

Aurélie CHONÉ, Catherine REPUSSARD, Laurence
GRANDCHAMP, dirs, *(In)visibles cités coloniales.
Stratégies de domination et de résistance de la fin du XIX^e
siècle à nos jours*

Paris, Orizons, coll. Universités, 2014, 250 pages

Anne Roche



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10639>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10639

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 471-472

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Anne Roche, « Aurélie CHONÉ, Catherine REPUSSARD, Laurence GRANDCHAMP, dirs, *(In)visibles cités coloniales. Stratégies de domination et de résistance de la fin du XIX^e siècle à nos jours* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10639> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10639>

Aurélien CHONÉ, Catherine REPUSSARD, Laurence GRANDCHAMP (dirs), *(In)visibles cités coloniales. Stratégies de domination et de résistance de la fin du XIX^e siècle à nos jours* Paris, Orizons, coll. Universités, 2014, 250 pages

Actes d'un colloque éponyme tenu à Strasbourg en les 29 et 30 mars 2012, cet ouvrage collectif sur les villes coloniales se caractérise par sa diversité : diversité géographique (Brésil, Nouvelle-Zélande, Cameroun, Algérie, Inde) ; diversité d'approches par croisements interdisciplinaires (anthropologie, sociologie, littératures...) ; quant à la diversité historique, elle était inscrite dans le projet – puisqu'il s'agissait de saisir la ville comme un « feuilleté d'histoire(s) » (p. 19) –, qui s'inspire d'Italo Calvino (*Les Villes invisibles*, Turin, Einaudi, 1973 – concept qui se révèle d'une remarquable fécondité) ainsi que d'Albert Memmi (*L'invisibilité du colonisé*), des différents penseurs du post-colonialisme (Edward Saïd, Homi Bhabha) ou d'Henri Lefebvre pour la pensée de la ville. Le fil conducteur étant l'impossibilité de penser la question coloniale de façon binaire (eux/nous, centre/périphérie...) et le caractère inopérant d'une approche binariste inversée, défaut auquel n'échappent pas certains théoriciens du post-colonialisme. L'invisibilité du titre n'est rien d'autre qu'« une forme de cécité et d'incompréhension à l'égard des territoires urbains » (p. 14) : « Les villes coloniales [...] réinscrivent les limites conceptuelles du colonisateur, incapable de cartographier réellement la cité qu'il tente de s'approprier en raison de sa dimension cachée, invisible » (p. 16).

La première partie, « Villes-strates : superpositions spatiales et temporelles », examine la structure en palimpseste de plusieurs villes coloniales. Rognvald Leask (pp. 27-46) étudie la ville de Christchurch (Nouvelle-Zélande) avec la lutte d'une tribu maori pour trouver sa place dans le développement urbain, les tremblements de terre qui selon certains provoqueraient « une rupture naturelle vis-à-vis de notre passé colonial » (p. 36), et la façon dont la reconstruction prend en compte ou non les valeurs des autochtones. À propos de deux exemples algériens, Bône (Hugo Vermeren, pp. 47-60) et Sétif (Saïd Chouadra et Monia Bousnina, pp. 61-73), les auteurs soulignent la différence des stratégies à la fois politiques et architecturales : à Bône, après la conquête, une grande partie de l'architecture existante est détruite au profit de rues rectilignes, tandis que Sétif est une création *ex nihilo*, quoique bâtie sur des vestiges romains et byzantins. Dans les deux cas, des stratégies de résistance feutrée se font jour, comme les comportements rituels et les rassemblements autour de la célèbre fontaine d'Ain el Fouara.

Dans une deuxième partie, « Regards et mimétismes », Aurélien Choné (pp. 77-102) analyse les métropoles indiennes dans les récits de voyages de langue allemande (1880-1930) et montre comment les « totalisations imaginaires de l'œil » (Michel de Certeau, cité p. 80) empêchent de voir la ville « invisible », celle du colonisé. Le voyageur perçoit d'abord une richesse de stimulations devant les paysages qui font appel à tous les sens, puis construit une perception binaire, reposant sur une série d'oppositions (dehors/dedans, proche/étranger, etc.). Parfois, la « flânerie historique » permet d'imaginer Pompéi « sous » Delhi (p. 93), ou Calcutta comme reflet de Londres (p. 96), mais avant 1914, peu de voyageurs s'insurgent contre la stratification sociale de l'espace urbain, très peu décrivent la misère, la ségrégation.

L'examen de films d'amateur des années 20-40, un corpus peu connu et peu exploité, permet à Annamaria Motrescu-Mayes (pp. 103-114) d'analyser comment des vidéastes ont – volontairement ou inconsciemment – cartographié visuellement des exemples de différenciation de genre, de race ou de culture tout en enregistrant des scènes de villes coloniales : ainsi un film tourné en 1920 à Jaffa, destiné à capter un pèlerinage, se trouve-t-il enregistrer le début d'émeutes où furent tués plusieurs musulmans et juifs (pp. 107-108), tandis qu'un autre film, représentant une innocente excursion en famille, fait surgir involontairement le passé australien (peuplement de convicts) et la subordination des femmes (pp. 110-111).

Dans sa lecture de *Macunaima* de Mario de Andrade, Isabel von Holt (pp. 115-130) utilise le concept de *colonial mimicry* de Homi Bhabha (p. 118) pour rendre compte de l'ambivalence de certains personnages, tout en discutant au passage une traduction (du lusobrasélien vers l'anglais) qui banalise les réalités locales : ainsi, rendre *taba* par *village* semble incorrect, *taba* désignant de fait une communauté (*settlement*) indigène (p. 115). Une même problématique d'analyse littéraire se retrouve dans l'article d'Anna Sophie Brasch sur le roman colonial allemand (pp. 155-170), roman lié au mouvement *Heimatkunst* qui stigmatise la « littérature de décadence » (p. 157) et postule un art fondé sur des concepts comme *Ganzheitlichkeit*, *Persönlichkeit*, *Volkstum*, *Scholle* (p. 157) ; ou dans l'article d'Emmanuel Recoingo, « La ville coloniale créole entre réel et mythe dans *Texaco* de Patrick Chamoiseau : une représentation de l'invisible » (pp. 203-223), qui montre que la ville créole, historiquement coloniale, et par là porteuse d'ambiguïté, est à la fois espoir de promotion sociale pour les Antillais noirs et symbole de la puissance occidentale, ce dont le roman de Patrick Chamoiseau rend compte par l'appel au mythe et à la magie.

Dans la troisième partie, « Villes rêvées et projections utopiques », Laurence Grandchamp analyse la colonisation de l'Amazonie (pp. 133-153) : les plans « rationnels » de colonisation agricole, à partir de 1970, se sont heurtés à la réalité, à la fois naturelle (le « quadrillage » ignorait les reliefs et les points d'eau) et sociale (pp. 137-138). La colonisation crée de nouvelles invisibilités : celle des autochtones (exclus du projet, p. 147) puis celle des migrants (qui atterrissent dans des bidonvilles en marge des « villes nouvelles », p. 151). L'auteure (pp. 135-136) rappelle que la colonisation n'est pas nécessairement « externe » (une métropole/un pays sous-développé), mais peut être « interne » (la ville/la campagne).

Un autre type de ville rêvée apparaît avec l'exemple d'Alexandrie : Evaristo Breccia, archéologue italien, directeur du musée d'Alexandrie de 1904 à 1931, a forgé l'image d'une Alexandrie cosmopolite et tolérante, image reprise par Edward M. Forster et Lawrence Durrell, et qui s'est imposée, faisant oublier la réalité d'une Égypte sous emprise coloniale (Elena Chiti, pp. 170-183). Evaristo Breccia oppose une modernité à célébrer (celle apportée par les Européens, héritière du glorieux passé gréco-romain) et une modernité « arabe », négative et destructrice (p. 173) : les constructions arabes détruisent la ville hellénistique, y compris sur des terrains vagues qui devraient être exploités par des fouilles archéologiques, et l'auteur n'hésite pas à parler de « vandalisme » (p. 174). Le grand intérêt de cette analyse est de rappeler qu'il est faux d'opposer la « modernité » du colonisateur à l'« archaïsme » du colonisé, et qu'il peut y avoir ce qu'on pourrait appeler une modernité de l'autre.

Dans la dernière partie, « Stratégies de résistance », Roméo Terral (pp. 225-238) étudie l'extension urbaine de Pointe-à-Pitre (1928-1982). Jusqu'au milieu du ^{xix}^e siècle, la ville est planifiée selon un découpage orthogonal : à partir de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle, se développe un urbanisme sauvage (qui correspond à un découpage social, mais qui est surtout une forme de résistance, ni violente ni frontale, néanmoins visible).

Catherine Repussard (pp. 187-202) consacre une étude passionnante à l'expropriation des Douala (Cameroun) par les autorités allemandes (1903-1914). Selon elle, loin d'être « des sauvages primitifs », les Douala sont des « sauvages civilisés » (p. 189) qui n'entrent donc pas dans le cadre conceptuel du colonisateur. Européanisés, germanisés, riches, ils représentent une élite *compradore*, pour reprendre le terme des théoriciens postcoloniaux (lesquels l'ont emprunté au marxisme, p. 198). Expropriés, ils utilisent

d'abord la juridiction de leur colonisateur pour tenter de faire respecter leurs droits, puis « la manipulation de la coutume inventée » (Terence Ranger, cité p. 200) en se présentant comme peuple originel et authentique, ce qui joue dans le sens des *völkisch* (p. 200). Leurs revendications seront impuissantes à empêcher le projet de fonder une ville « blanche et saine » (p. 192), refoulant les différentes ethnies locales dans l'arrière-pays, dans des régions marécageuses. Cet *apartheid* découle de la vision d'une hiérarchie des peuples héritée de Joseph A. de Gobineau et dont on sait la fortune au ^{xx}^e siècle. Avec cet exemple privilégié, Catherine Repussard souligne la distorsion du discours colonial et rappelle la notion – dérivée d'Homi Bhabha – d'espace tiers et de décentrement colonial (pp. 200-201).

La conclusion (pp. 239-243) insiste sur l'absence d'invariants, sur l'importance d'être attentif à la complexité des phénomènes : ainsi la résistance n'a-t-elle pas toujours été violente, elle « a aussi pris la forme du contournement, voire du détournement de la contrainte exogène » (p. 239). Une iconographie originale, dans un cahier central, complète l'ouvrage avec par exemple l'image de rassemblements de Sétifiens autour de la fontaine « magique » d'Ain el Fouara (pp. IV-V), ou la pittoresque photo des « membres de la famille Archibald visitant la prison de Berrima (Nouvelles Galles du Sud) » (p. VIII), où seules les femmes de la famille se retrouvent derrière des barreaux : image qui se voulait joueuse, mais qui métaphorise les relations genrées de pouvoir – une autre invisibilité.

Anne Roche

Gielam, Aix-Marseille Université, F-13000
roche.anne@wanadoo.fr

Ronald DWORKIN, *Justice pour les hérissons. La vérité des valeurs*

Trad. de l'américain par John E. Jackson, Genève, Labor et Fides, coll. Le Champ éthique, 2015, 553 pages

Cet ouvrage est le dernier de son auteur, décédé en 2013. Comme il le précise lui-même, « son titre est une allusion à un vers d'Archiloque, le poète grec de l'Antiquité, qu'Isaiah Berlin a rendu célèbre. Le renard sait de nombreuses petites choses, mais le hérisson en sait une grande » (p. 13). Face aux théories pluralistes et/ou sceptiques des valeurs et à celles développant l'idée d'une fondation non morale de la morale ou séparant l'éthique (le souci de la vie bonne) et la morale (nos devoirs envers autrui), « les valeurs éthiques et morales dépendent les unes des autres » (*ibid.*) et il peut y avoir du sens à parler d'une vérité morale.